

sourire de désespoir les planches éparses que les flots emportaient et rapportaient tour à tour, quand un cadavre vint heurter contre les rochers... à sa vue, nous poussâmes un cri et nous tombâmes à genoux, le visage caché dans le sein l'une de l'autre, car ce cadavre, milord, nous l'avions reconnu, c'était celui de mon père !... Moi pauvre enfant, oubliant l'excès de ma douleur, je cherchais à consoler ma mère ; je lui disais : ma mère ! ma bonne mère ! revenez à vous... et je soulevai sa tête, elle était décomposée !... Je portai la main à son cœur ; il ne battait plus !... Ma mère ! mon dieu ! milord !... elle était morte... dans mes bras !!

— Et toi, malheureuse enfant ! que devins-tu ? dit Arthur après un long silence.

— Hélas ! reprit la jeune fille toute en larmes, j'appelai, je criai pitié ! secours ! et personne n'ayant répondu, je tombai moi-même sans connaissance auprès de ma mère... deux jours après, seulement, j'appris de maître Hompson que j'avais été transportée chez lui par quelques paysans de la montagne qui avaient rendu les derniers devoirs à celle que la mort n'avait si cruellement enlevée... C'est là qu'elle repose, milord, c'est là qu'elle m'a entendu faire un vœu que j'aurai le courage d'accomplir tant qu'il y aura une goutte de sang dans mon cœur : celui de venir chaque nuit prier sur sa tombe et, quand le vent siffle, quand la tempête gronde de placer un petit fanal, au sommet de la tour, afin d'empêcher, s'il est possible, nos malheureux marins d'approcher des rescifs.

À ces mots le capitaine de la *Claymore* sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Il était prêt à serrer Anna dans ses bras, en l'appelant son ange sauveur ; mais il se retint.

— Ainsi hier, poursuivit l'ouvrière de maître Hompson, il m'a semblé entendre le sillage d'un navire et, comme la nuit était bien sombre, de crainte que ma petite lumière ne fût pas aperçue, j'ai brûlé mon voile.

— Et ses cendres ! ses cendres ! où sont-elles ! s'écria Arthur transporté, hors de lui ; le vent les a emportées, n'est-ce pas ? et moi je les paierais de toute ma fortune... Ecoute, jeune fille, cent cinquante hommes, braves gens, doivent la vie à ton généreux courage, à ta touchante piété filiale : dis ce qui peut sur la terre payer ce bienfait, cherches, c'est à toi.

— Que dites vous ! se peut-il mon Dieu ! au moyen de ce voile enflammé, j'aurais réussi à avertir un navire des dangers de la côte !

— Et ce navire qui, sans toi, se serait brisé sur les rochers comme celui de ton malheureux père, c'est le mien ! Les matelots qui le montaient, ce sont mes matelots, c'est ma famille à moi ! Comprends-tu mainte-

nant pourquoi je suis venu cette nuit au château des vierges ?

— Quoi ! milord ! il se pourrait...

— Anna ! ma fortune est à toi ; dispose-en ; que veux-tu ? que désires-tu ?

— Si vous croyez me devoir quelque reconnaissance, ne songez pas à moi, milord ; il y a des veuves, des orphelins, à qui la mer a tout ravi ; cherchez les, faites leur quelque bien ; je serai heureuse.

— Ne pouvons-nous donc les chercher ensemble, et, ensemble, les secourir : dis, Anna !

— Milord !

— Fille de marin refuseras-tu d'unir ton sort à celui d'un marin qui t'aime avec idolâtrie et qui te conjure à genoux d'accepter tout ce que tu lui as courageusement conservé... Anna ! a toi mon nom, mon âme, ma vie !

— Vous oubliez, milord, que je ne suis qu'une pauvre fille.

— Tu es un ange. Avant de t'avoir retrouvée dans les ruines de ce château, j'avais déjà puisé dans tes regards comme une révélation du bonheur : Je t'aimais ; juges maintenant tout ce que j'ai dû éprouver de ravissement, de joie déliante, en apprenant que cet amour s'adressait à celle qui m'a sauvé... Anna ! je t'aime ; oh ! je t'aime de toutes les forces de mon âme !

— Assez, milord... Je ne puis être à vous.

— Que dis-tu !

— Non, non, c'est impossible !

— Impossible ! oh ! tu ne m'aimes pas.

— Il y a entre nous une barrière infranchissable, dit Anna avec un trouble qu'elle s'efforçait de cacher.

— Au nom du ciel, expliques-toi ?

— J'ai fait vœu à la vierge de consacrer mes jours à préserver des abords de cette côte nos malheureux marins ; ce vœu m'est aujourd'hui plus cher, plus sacré que jamais puisqu'il vous a sauvé la vie ;... je ne le trahirai pas.

— Ce vœu est sans force, sans valeur, si tu es à moi.

— Mais, pour être à vous, Arthur, ne faut-il pas, au pied des autels, faire aussi un vœu, prononcer un serment ?

— Eh bien !

— Je ne le puis, sans être parjure... J'appartiens à la Vierge.

— Tu veux donc me désespérer !

— Je lui appartiens, mon ami, par un vœu solennel, prononcé sur la tombe de ma mère et dont personne au monde ne peut me relever.

— Excepté moi qui t'en releverai dès demain, s'écria Arthur comme si une inspiration du ciel était descendue tout-à-coup dans son âme ; oui, Anna, si Dieu t'a donné cette sainte pensée de vouer ta vie aux infortunés, entraînés vers ces parages, il me donne à moi le moyen de te rendre

au bonheur. Adieu donc, Anna, à demain !

— Mais quel est votre dessein !

— Tu le sauras demain, adieu !

Et le jeune homme disparut.

La jeune fille, toute heureuse de se sentir ba tre le cœur d'espérance et d'amour, passa le reste de la nuit à prier au tombeau de sa mère.

VI.

Le lendemain, au moment où la lune se levait calme et silencieuse, le capitaine de la *Claymore*, suivi de tout son équipage, s'arrêta devant la maison du tailleur Hompson et trouva, sur le bas de la boutique, la jeune ouvrière qui travaillait encore.

— Anna, lui dit-il, le contrat qui nous lie l'un à l'autre, est écrit sur la tombe de ta mère ; ce con rat n'annule point, il éternise au contraire le vœu touchant auquel moi et tous ces braves gens nous devons l'existence ; Viens le lire, tu en jugeras par toi-même.

Et la jeune ouvrière, entourée de tous les matelots de la *Claymore*, se laissa conduire au château des Vierges, jusque à la porte éminence petite au bas de laquelle étaient ensevelis les restes de sa mère.

Là s'élevait une immense croix de signaux, surmontée d'un phare qui éclairait toute la côte. A cette vue, Anna se prosterna sur la pierre et y lut d'une voix tremblante, l'inscription suivante :

Ici repose l'épouse d'un marin infortuné, *Puisse se phare élevé sur sa tombe toujours protéger le navigateur contre la tempête : c'est le vœu de sa fille, Lady Anna Macdonald !*

— Macdonald ! c'est mon nom à moi, dit Arthur, faudra-t-il l'effacer ?

— Oh ! non, s'écria la jeune fille en lui tendant la main ; à toi, à toi, maintenant et toujours.

C. LAINET DE LA LONDE,
Bibliothécaire.

—:o:—

UN ROI DANS LA CAMPINE.

I.

Non loin du village de L..., dans la Campine auvernoise, on pouvait voir, il y a quelques années, à l'extrémité d'une allée de tilleuls, les portes, les volets verts et le toit de paille, long et incliné d'une jolie ferme. D'un côté de l'habitation du paysan sa grange aux murs d'argile. Pierre Van Laugendyk était actif propriétaire de cette ferme. Grâce à un travail incessant et à une lutte infatigable contre l'aridité du sol de la bruyère, il jouissait d'un certain bien-être, et il pouvait passer au village presque pour un homme riche.